

A L'OMBRE DES VERTS CANYONS

Après avoir traversé tout au long d'un chemin d'argile rouge et humide les champs de tabacs, de riz et de maïs durant une bonne heure, un couple de touristes descendit du bus qui bringuebalait maintenant en direction des montagnes tropicales.

Le vieil homme qui les avait précédé s'arrêta au milieu du pont de ciment gris pour converser avec un de ses amis pêcheur. Celui-ci sortait de l'eau claire et vive un poisson ruisselant lorsque les jeunes campeurs passèrent au niveau des gauchos locaux. Il les salua, leur souhaita la bienvenue et, tenant sa proie par la queue, éclata la tête de l'écailleux sur le pont, lui évitant ainsi une suffocation inutile et cruelle. L'oeil rond, immobile, regarda sans les voir Fabiola et Paul se diriger vers Praia Grande avant de s'éteindre pour l'éternité.

Malgré son nom Praia Grande ne se trouve pas au bord de la mer mais au milieu des montagnes du sud brésilien. Le tourisme n'y est pas très développé contrairement à ses voisines du littoral; elle possède pourtant un environnement impressionnant: tout autour de la vallée s'étendent de majestueux canyons vert amazones. Aucun panneau n'indique de point d'information touristique, un hôtel ou encore le camping qu'ils croyaient avoir vu sur le net - ou été-ce à Cambora do Sul sur les hauteurs alentour ? Ceci n'inquiéta pas outre mesure nos voyageurs qui s'étaient habitués à ce genre de situation; le manque d'informations était fréquent dans ces petites villes isolées du monde extérieur par un environnement contraignant et une infrastructure routière en piteux état. Il leur restait de plus deux grosses heures de soleil pour installer tranquillement leur campement. Le clocher de l'église se montrait près de là. La place d'armes devait se trouver à ses pieds et tous ce qui avaient trait au tourisme à sa périphérie.

L'office du tourisme, derrière l'église, fermait à cinq heures. Il était sept heures et le soleil disparaissait dans deux petites heures. Un homme, le tee-shirt crasseux et des poches sous les yeux passa devant eux. Le couple, perdu dans la petite ville, l'interpella et réussit tant bien que mal à lui demander en portugais la direction du camping. Il se proposa de les accompagner. Les couples d'étrangers allèrent pouvoir se retrouver avant que la nuit ne tombe. Après avoir traversé la place de l'église en sens inverse, ils s'enfoncèrent dans un sentier de terre humide qui menait jusqu'au fleuve. Au bout du chemin il y avait sur la droite un bar peu accueillant où se réunissaient les jeunes motards du bled et sur la gauche un bar-restaurant pas plus attrayant. Le guide de circonstance salua les hommes d'âge mûr qui avaient cessé leur discussion à l'arrivée des étrangers. Pas une tente ne se voyait à l'horizon. Le maître des lieux, un gros bonhomme avec un œil de verre, leur proposa de planter leur tente près de cette table, à quelques mètres du fleuve. Ils pourraient utiliser les waters et les douches situés à côté du restaurant. Lui n'allait rien leur demander en échange. Le ciel qui se couvrait, la vétusté de l'établissement, l'imposant hôte, déclenchèrent en Paul une angoisse désagréable. Les touristes remercièrent et après qu'ils eurent expliqués qu'ils devaient retrouver des amis, rebroussèrent chemin en quête d'un camping plus officiel, d'une pension pas trop chère et surtout d'une connection Internet, gage d'une information salvatrice: avoir des nouvelles de leurs seuls amis dans les parages; savoir si oui ou non ce camping au milieu des verts canyons existait.

Le seul camping était à une heure de route au lieu dit Villa Rosa, leurs compagnons aussi. Le crépuscule s'emparait rapidement de l'atmosphère. Le seul hôtel déprimerait une nonne et coûtait les yeux de la tête. Il ne restait plus qu'à retourner au bord du fleuve et de ses angoissant restaurants. L'obscurité s'empara de Fabiola et Paul montant leur tente. Le problème du gîte résolu il fallait maintenant

s'attaquer au couvert et aller chercher de l'eau pour *la once* - le *tea time* chilien - qui remplacer à merveille le dîner quand de camper il s'agissait. Les maîtres des lieux offrirent fort aimablement de l'eau chaude à leurs voisins de passage. On s'échangea quelques mots sans trop savoir si l'autre comprenait, avant de repartir. Paul sursauta le thermos à la main, quelque chose avait bougé, là, à ses pieds. Un coup d'œil vers le bas puis tout autour: l'obscurité avait amenée avec elle une armée de crapauds que les lumières artificielles du restaurant attireraient inexorablement. Un frisson de dégoût parcourra les veines des touristes.

La dernière cigarette s'éteignait maintenant. L'heure passée le cul sur de gros cailloux confortables, les pieds dans l'eau claire du ruisseau et les yeux virevoltant des étoiles aux montagnes et de la lune au visage de l'être aimée, prenait fin. Fabiola et Paul rentrèrent dans leur nid, firent tendrement l'amour et s'endormirent, sereins. Le bruit d'un moteur que l'on coupait réveilla Paul brusquement. Il tendit l'oreille à travers la toile de tente. Des pas et des chuchotements se faisaient sentir du côté du bar à motards. Les pas se rapprochaient, il n'y avait plus de doute maintenant. Une ombre chinoise passa sur le bout de toile qui servait d'entrée, une fois. Puis une autre. Paul sentait son cœur résonnait dans la tête. Sa respiration se précipitait silencieusement. L'ombre passa pour la seconde fois et fit le tour de la tente. Devait-il réveiller Fabiola? Qui traîne autour de la tente? Ça peut-être un ivrogne venu pisser. C'est peut-être le fou du village ou bien le fou dangereux du coin. Ou encore une bande de jeunes éméchés qui désirent rire au dépend des nouveaux venus, leur filer la frousse; un bizutage en quelques sorte pour les étrangers. Le campeur fixe l'emplacement supposé de la sortie, il est impossible de la discerner dans l'obscurité qui règne sans partage dans la tente. Immobilisé par l'incertitude il ne parvenait pas à se décider à sortir voir ce qui était en train de se passer. Attentif aux moindre bruit reflétant une présence humaine, il entendait le vent siffler froidement dans les feuillages, le claquement d'ailes des rapaces s'envolant à la recherche de proies pris au piège de l'obscurité, l'eau de la rivière gronder crescendo aux contacts des pierres qui l'obstruaient, tous ces bruits qu'étouffe la nuit.

Un couteau éventa la toile dans le dos de Paul qui se retourna instinctivement. L'ombre passa furtivement. La toile était intacte. Quelqu'un profita de cette seconde d'inattention et tenta d'ouvrir la fermeture extérieure. Paul bondit pour ouvrir les faibles battants de la tente, faisant face au danger malgré lui. Une voix transperça les ténèbres: qu'est-ce que tu fais? Paul fit volte-face, les yeux exorbités et intima le silence à sa femme. A l'extérieur les nuages s'étiraient tels de longs et lents fantômes devant la lune et ses étoiles tandis que le canyon Josafa - gigantesque trou noir prêt à engloutir le monde alentour - se détachait à l'horizon. Où qu'il porta son regard fou, Paul ne voyait que la solitude des canyons, des fleuves et des bars fermés pour la nuit. Une longue expiration mis fin à l'illusion. Il n'y avait personne d'autre que cette grenouille visqueuse qui le regardait.

Il rentra dans la tente et s'outit bêtement à sa compagne apeurée par ses manières. Il allait fermer l'entrée quand un bruit sourd parvint de la paroi. Puis un autre et un autre et un autre encore... Une pluie de grenouille s'abat soudain sur la toile imperméable faisant plier les montant de l'igloo sous son poids. Chaque énorme goutte verte cherchent à s'engouffrer et force la porte pour se répandre dans la frêle demeure. Le contact froid et humide des batraciens sur leurs corps à moitié nus immobilise les amants qui se mettent à crier dans l'espoir imbécile d'un secours quel qu'il soit. La présence si crainte précédemment serait maintenant la bien venue. Paul ne peut détacher son regard de celui, sans expression, d'une grenouille qui aurait pu être jolie dans d'autres circonstances. Elle semble lui sourire. Un hurlement

s 'échappa de sa bouche grande ouverte. La grenouille sauta dans la gorge offerte de sa victime.

Paul se réveilla en sursaut, la bouche pleine des cheveux de sa bien aimée et le corps collant de sueur froide. La chaude lumière du soleil inondait la grotte portative.

La terrasse du bistrot était maintenant vide de tout carpeaux plus aucun obstacles visqueux n'empêchaient Fabiola, le thermos à la main, de se rendre dans le bar restaurant de leurs hôtes sympathiques. Elle pouvait bien évidemment utiliser le vieux poêle à bois aux allures de locomotive pour faire chauffer l'eau du thé matinal. Tout en se félicitant d'être si bien tombé - ils rirent de cette peur absurde qui les avaient envahit la veille - Fabiola et Paul prenaient des forces pour la longue marche qui les attendait. Le pain, le beurre, la confiture, le fromage, le jambon, la douce mélodie du fleuve, les immensités vertes et bleues tout autour ainsi que les brèves mais cordiales paroles échangées avec leur bienfaiteurs avaient tout à fait revigoré nos éco touristes qui, deux sacs sur le dos, se rendaient à présent à Villa Rosa pour retrouver leurs amis. C'est à midi, après une chaude petite heure, qu'ils arrivèrent à destination. Ils saluèrent David et Audrey qui avaient eux aussi profité de la chance de Praia Grande. La fortune dans leur cas avait pris le visage d'une jeune mère de six enfants, fait peu croyable quand on regardait la silhouette fine - maigrichonne diront certains - de la femme qui leur avait offert l'eau salvatrice à leur arrivée. Rafraîchis et informés les quatre compagnons de route se dirigeaient vers une piscine naturelle, créée quelque part au milieu du canyon.

Le rio Itaimbezinho construisait patiemment son canyon: de crues en décrues et en inondations, il accommodait rochers et cailloux. Il avait parfaitement réussi sa piscine prenant de la faire assez profondes pour que les enfants et les assoiffés du coin puissent y plonger sans danger. Pour y arriver il fallait d'abord rejoindre un refuge de luxe qui s'était installé à l'orée du bois sur la rive du fleuve. Les marcheurs avalèrent goulûment les trois kilomètres qui séparaient Villa Rosa du refuge écologique Pedra Afiada. Grâce à Marco, un employé du complexe éco touristique qui les prit en stop, ça avait été du gâteau. Après avoir coupé le moteur du 4x4 Marco leur indiqua la marche à suivre. Deux cent mètre plus loin ils arriveraient à un escalier joliment construit à l'ombre des arbres qui les mènerait tout droit au fleuve.

Arrivés là ils se déchaussèrent et sautèrent de pierres en pierres pour rejoindre la rive sèche. Le soleil étendait sa lumière sur l'ensemble du canyon. Il resplendissait et faisait resplendir les quartzs de plaisir. La route vers la cascade qui se trouver là, quelque part au bout du canyon fut entamé calmement. Les touristes profitaient du moindre caillou et de la moindre nuance de vert pour s'émerveiller.

Le temps passa. Le paysage splendide et chaud, très chaud se pervertissait en chemin de croix inconfortable, le vert émeraude alentour rappelait l'enfer. Le soleil brûle les joues, les cailloux de toutes tailles percent les semelles et tordent les chevilles. Même les mouches suffoquent. L'une d'elle se réfugia sur le chapeau encore légèrement humide de Paul. La pauvre passagère avait dû se perdre et ne savait où aller tandis que le pauvre chauffeur s'était découragé de la chasser.

Les bains d'eau pure et de soleil remirent tout à fait en marche les randonneurs. Ils pourraient profiter des dernières heures de soleil pour retourner tranquillement à leurs campements respectifs. En passant par la forêt ils éviteraient les cailloux sournois et profiteraient de la mollesse de la terre toujours humidifiée. Cette fin d'après midi s'annonçait des plus paisibles.

Il n'avait pas fallu plus de vingt minutes pour croiser un chemin. Selon leurs évaluations il ne leur faudrait pas longtemps pour rejoindre le camp écologique en

prenant sur leur gauche. A droite, le chemin menait vers les hauteurs; l'on pourrait avec un peu de chance découvrir une imprenable vue plongeante du canyon. L'après midi paraissait encore jeune et la pause au bord de la piscine avait encouragée nos jeunes aventuriers. Il s'élancèrent gaiement sur la pente prêt à marcher une petite heure en quête d'un promontoire vertigineux. Une demi-heure passa avant qu'une trace n'attire l'attention d'Audrey. Il s'agissait d'une empreinte de pâte fraîche. Les quatre disques qui la composés laissés supposer des coussinets. Audrey parla de onces réputées pour peupler la jungle alentour. Les picotements de la peur en train de naître traversèrent Paul. En moins d'une minute leur décision fut prise, Fabiola et Paul prendront le chemin du retour. Audrey et David décidèrent au contraire de continuer un peu, le soleil était encore haut, on ne risquait rien.

Des bruits de course et des cris au milieu de la forêt alertèrent les randonneurs pressés de retrouver les hommes. Ils se retournèrent et coururent à l'image de leurs courageux compagnons qui fuyait en leur direction. Une once les poursuivait!

David leur cria de s'arrêter. Ils ralentirent avant de s'arrêter. David et Audrey les gratifièrent de grands sourires. Il faut dire qu'ils avaient réellement eu peur et qu'ils étaient maintenant soulagés. Après avoir quittés Fabiola et Paul, ils parvinrent à un grillage, planté là, au milieu du sentier. Quand après quelques hésitations ils se décidèrent à le franchir mais ils entendirent des aboiements féroces venus de l'autre bout du champ et prirent leurs jambes à leurs cous. Arrivés à une distance raisonnable du champ que gardaient le grillage et les chiens, ils décidèrent de faire une petite blague à leurs amis et se remirent à courir en criant à l'once. Les dindons de la farce n'eurent pas le début d'un sourire, pas loin d'être vexée.

Un orage que rien ne laissait prévoir gronda au loin. Ils reprirent la route en silence...

Des aboiements se mêlèrent au grondement... De plus en plus nombreux, de plus en plus près, de plus en plus enragés.

Les blagueurs et les blagués reprirent leur course plus effrayés que jamais.

Audrey tomba.

David voulu la secourir mais un chien était déjà en train de passer sa langue sur son visage congestionné. Les autres ne s'immobilisèrent qu'une demi seconde.

Il fallait courir. Courir plus vite que les poursuivants affamés. Courir plus vite à chaque seconde quitte à mourir d'essoufflement.

Une once et ses petits se désaltéraient à un cours d'eau qui croisait le chemin boueux. Des bruits de course et des cris se firent entendre. L'once se mit sur ses gardes, prêt à bondir pour sauver ses petits.

Paul stoppa net. Un hurlement lui déforma le visage quand l'once lui sauta dessus. Le rouge du sang et de la terre se mêlèrent au centre du chemin.

David et Fabiola se tenaient immobiles et silencieux. L'once d'un côté et les chiens de l'autres, leurs amis morts autour, l'issue semblait fatale et les paralysait. Les animaux s'épiaient, tendus par l'orage qu'ils ressentaient au loin; prêts à un déchaînement de violence au moindre doute.

Des braillements venus des hauteurs brisèrent le silence.

Le corps d'Audrey tomba du ciel et se brisa à côtés du corps ensanglanté de Paul.

Une dizaine de singe se lancèrent comme des fous dans ce tumulte de coups et de morsures.

Le goût du sang s'était emparé de la faune. Les singes fracassés les crânes avec des gourdins, les chiens arrachaient des bras avec leurs gueules, l'once lacérait les chaires de ses griffes.

Dans cet odieux remue ménage les deux survivants parvinrent à prendre la fuite

en direction du fleuve.

La pluie et les éclairs tombés à présent.

Un singe s'empara de David par ses locks et le défigura d'un grand claquement de mâchoires.

Fabiola couru à perdre haleine jusqu'au fleuve et s'écroula au bord de la piscine. Les bruits de la lutte à mort qui s'était engagé sans raisons au milieu de la jungle résonnaient encore au loin. Les visages lacérés de ses amis et de son mari cognaient sans répit son esprit. Il fit de plus en plus froid. Elle s'endormit laissant son sang teindre la piscine.

Fin